

## LE « PÈLERINAGE DES GITANS », ENTRE FOI, TRADITION ET TOURISME

**Marc Bordigoni**

**P.U.F.** | *Ethnologie française*

**2002/3 - Vol. 32**  
**pages 489 à 501**

**ISSN 0046-2616**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2002-3-page-489.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Bordigoni Marc, « Le « pèlerinage des Gitans », entre foi, tradition et tourisme »,  
*Ethnologie française*, 2002/3 Vol. 32, p. 489-501. DOI : 10.3917/ethn.023.0489  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

---

# Le « pèlerinage des Gitans », entre foi, tradition et tourisme

Marc Bordigoni  
*Idemec*

---

## I RÉSUMÉ

Pèlerinage local au XIX<sup>e</sup> siècle, les fêtes de mai aux Saintes-Maries-de-la-Mer sont devenues pour les touristes le « pèlerinage des Gitans ». Son développement spectaculaire au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle satisfait à la fois l'Église, qui y voit une affirmation renouvelée de la foi ; les Gitans, qui ont ainsi l'occasion d'affirmer leur présence au sein de la communauté catholique ; les commerçants qui bénéficient de l'afflux des touristes ; et enfin ces derniers, en quête d'authenticité. On observe des affirmations identitaires et territoriales contradictoires, se développant sous l'emprise de trois institutions : Église, force publique et Argent.

*Mots-clés* : Gitans. Saintes-Maries-de-la-Mer. Pèlerinage. Tourisme.

Marc Bordigoni  
Institut d'ethnologie méditerranéenne et comparative (Idemec)  
5, rue du Château-de-l'Horloge  
13094 Aix-en-Provence

---

La recherche ethnologique sur les populations tsiganes a connu un renouveau considérable ces dernières années grâce à de remarquables travaux concernant des groupes particuliers<sup>1</sup>. Nous souhaitons, quant à nous, proposer une approche relativement neuve : une ethnographie des interactions toujours renouvelées entre chaque groupe de « Tsiganes » et la société locale.

Il ne s'agit plus de s'intéresser à la construction d'une spécificité, mais de placer l'étude d'une communauté tsigane sous le signe de sa participation à la société globale [Bordigoni, 1998 et 2000]. Dans ce cadre, nous nous sommes intéressés à un événement important pour de nombreux tsiganes, qui fait l'objet d'une forte médiation : le « pèlerinage des Gitans » aux Saintes-Maries-de-la-Mer, plus exactement, la place de ce pèlerinage au sein des fêtes du mois de mai dans ce village de Camargue. Événement religieux placé sous l'égide de l'Église catholique, avec le pèlerinage et ses processions à la mer ; journée de « maintenance » par la cérémonie d'hommage au marquis de Baroncelli-Javon et l'organisation de jeux camarguais ; moment de rassemblement des « Gitans » et « Gens du Voyage » ; mais aussi véritable début de la saison pour un village dont le tourisme constitue la principale activité économique depuis un demi-siècle : ces fêtes présentent de nombreuses dimensions. Les journées des 24 et 25 mai [voir encadré], ainsi que la semaine qui précède, telles qu'il nous est donné

de les observer aujourd'hui, sont le produit de l'évolution historique des différents aspects de l'événement. L'impression première d'un observateur néophyte est celle d'un ensemble de tableaux colorés, quelque peu anarchiques et dont la cohérence n'est pas évidente. En redonnant leurs profondeurs historiques aux scènes contemporaines, nous essayerons de faire comprendre comment un pèlerinage religieux a pu devenir un phénomène touristique exceptionnel, tout en offrant un espace d'affirmation identitaire pour les « Gitans », les Saintois (habitants des Saintes-Maries-de-la-Mer) et quelques autres encore.

## ■ Des fêtes de mai au « pèlerinage des Gitans »

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le pèlerinage du mois de mai précède la fête votive. L'épisode révolutionnaire a interrompu un temps le pèlerinage, qui retrouve rapidement son ampleur du fait de l'attachement populaire aux miracles et guérisons attribués aux reliques des « Saintes femmes », Marie-Jacobé et Marie-Salomé. Pour la tradition catholique, leur arrivée sur la terre de Camargue marque le début de l'évangélisation de la Provence, et la présence de leurs reliques est associée à toute une série de miracles



1. Procession aux Saintes-Maries-de-la-Mer (photo de l'auteur, mai 2001).

dûment répertoriés [Lamoureux, 1909]. La présence régulière, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de l'archevêque d'Aix et Arles aux Saintes-Maries-de-la-Mer en mai et octobre confirme l'importance accordée à ces cérémonies. L'installation de la « croix de Jérusalem » en 1899, l'ouverture publique des châsses en 1923 sont autant de moments qui tendent à faire de « la fête des Saintes-Maries-de-la-Mer [...] un pèlerinage national » [Chapelle, 1926 : 94]. S'appuyant sur l'invention des reliques, l'Église entend réaffirmer la catholicité des lieux et favorise l'essor des manifestations religieuses qui s'y déroulent. Élargir l'audience du pèlerinage nécessite d'en renforcer l'organisation ; cérémonies populaires, voire populaires – « On peut aussi y voir des bohémiens » [Lamoureux, 1909] –, nécessitent de pouvoir accueillir des membres d'autres classes sociales : en 1873, le curé des Saintes-Maries-de-la-Mer fait installer des tribunes dans l'église. Demeurant en place durant un siècle, elles offrent des places payantes, numérotées même à certaines périodes, garantissant tout à la fois une bonne vision des cérémonies et le respect des hiérarchies sociales [Carrière, 1979 : 118]. À partir de 1892, l'arrivée du train aux Saintes-Maries-de-la-Mer simplifie l'accès au village ; les horaires des cérémonies s'adaptent à cette nouvelle réalité, l'heure des cérémonies étant fonction des horaires du train [Mazel, 1935 : 153-154]. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, l'Église sera amenée à procéder à d'autres modifications [Causse, 2001] en fonction des contraintes ou des besoins du culte.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le pèlerinage de Marie-Jacobé coïncide

avec la fête du village et, comme tout rassemblement, il est l'occasion de moult échanges profanes : « On a relevé aussi que des Camarguais profitaient de ces journées pour se rencontrer et régler entre eux diverses affaires, comme par exemple des transactions immobilières ou autres » [Carrière, 1979 : 123]. La coexistence des deux fêtes, l'une religieuse, l'autre villageoise, a toujours posé problème à l'Église qui a très tôt souhaité que la dernière ait lieu à une autre date : « Tout fait espérer que dans un temps prochain les habitants des Saintes-Maries-de-la-Mer céderont tout à fait pour cette fête leur église aux pèlerins qui arrivent au 24 mai et garderont pour leur fête votive et locale le samedi et le dimanche qui suivent le 3 décembre » [Lamoureux, 1909 : 243]. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, de nombreuses protestations sont émises. Après divers aménagements, la fête foraine est déplacée au mois de juin ; cela permet de créer un événement touristique supplémentaire dans la saison, comme l'argumente un prêtre auprès du maire.

## ■ Au XIX<sup>e</sup> siècle, la Camargue se désole

Quelle est la situation de la Camargue, et plus particulièrement des Saintes-Maries-de-la-Mer durant le XIX<sup>e</sup> siècle ? C'est le « royaume de la misère et de la fièvre », selon le mot du baron de Rivière dans son *Mémoire sur la Camargue* édité en 1825 [Bégot, 1978]. Danielle Bégot conclut en ces termes : « La tristesse du cadre de vie, la perpétuelle menace des fièvres paludéennes, n'incitent pas les mieux lotis à s'installer véritablement. [...] Il y a plus grave.

L'évolution du demi-siècle se solde par un appauvrissement global du pays. [...] [on observe] l'abandon sans cesse plus poignant des Saintes-Maries-de-la-Mer. Au cours du demi-siècle y disparaissent tour à tour et parfois définitivement le juge, les régents d'école, le médecin, les notaires [...] » [Bégot, *op. cit.* : 18-19]. À la fin du siècle, Vidal de la Blache passe une journée en Camargue et il note dans son carnet de route : « ... En somme, pays en pleine décomposition sociale » [Tissier, 1989 : 13].

Loin de se satisfaire de cette situation, les Saintois n'ont de cesse de demander le désenclavement du village, les chemins s'avérant impraticables plusieurs mois par an. Les projets ne manquent pas : « Car les commerçants qui à l'époque [1850] tiennent la mairie, avec l'épicier Dutruc, ont résolument orienté le développement de la bourgade en fonction d'un tourisme balnéaire "pour les baigneurs de la classe aisée qu'attire (sic) la magnifique plage des Saintes-Maries" [...] Le tourisme à longue distance se fait encore attendre » [Bégot, 1976 : 336]. Il faudra l'arrivée du train (1892) pour que les « baigneurs » fassent réellement partie du paysage. Le fameux guide de voyage Baedeker, dans son édition de 1886, ne fait que mentionner l'existence des Saintes-Maries-de-la-Mer, mais, en 1897, une fois le chemin de fer en place, il décrit la petite ville des Saintes et signale l'intérêt du pèlerinage et de la présence des Bohémiens.

La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle voit donc se mettre en place un double mouvement de développement des Saintes-Maries-de-la-Mer : d'une part, l'Église s'appuie sur l'audience populaire des Saintes-Maries pour renforcer sa présence tant spirituelle que « politique » au moment des fêtes ; d'autre part, les nouveaux édiles municipaux, souvent des commerçants [Bégot, 1976 : 337], attendent du tourisme une renaissance du village, qui ne peut commencer qu'avec le train. C'est dans ce contexte que deux autres événements prennent sens, et vont contribuer à la naissance du « pèlerinage des Gitans », associant définitivement les Saintes-Maries-de-la-Mer au monde « exotique » des Gens du Voyage. Le premier, l'installation en Camargue du marquis de Baroncelli-Javon (1895), peut être précisément daté et l'ensemble de ses actions connu ; le second, plus diffus, s'inscrit dans l'histoire générale des rapports entre le monde rural et les « bohémiens », ainsi que dans l'intérêt intellectuel porté à ces populations à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

## ■ Renaissance provençale et rêve touristique des « petites patries »

Au moment où le conseil municipal des Saintes-Maries-de-la-Mer se soucie de trouver des ressources nouvelles pour la bourgade, Frédéric Mistral crée le Félibre [Martel, 1992 ; Pasquini, 1988], mouvement ayant vocation à maintenir les traditions et leur

« développement par la poésie et les manifestations populaires » [Pasquini, *op. cit.* : 257]. Un proche de Mistral, le marquis de Baroncelli-Javon, qui a procuré au musée Arlanten, fondé par l'écrivain, nombre d'objets camarguais, sentant que « l'œuvre [du Félibre est] mal soutenue par le public de Provence [...] [se retire] dans son mas de l'Amarée [...] apparaissant avec ses fidèles compagnons dans toutes les fêtes méridionales » [Ripert, 1924 : 148-149].

Suivant les recommandations de Mistral, il écrit de la poésie et organise des manifestations populaires ; elles prennent plusieurs formes, depuis la poursuite de la tradition de l'*abrivado*<sup>2</sup>, de la ferrade, des courses camarguais jusqu'à l'invention de la cérémonie de la *Vièrginenco*<sup>3</sup> [Gueusquin, 2000 : 41-44]. *Lou Coumita de la Festo Vièrginenco* deviendra l'actuelle *Nacioun Gardiano* (structure locale qui rassemble des gardians, professionnels ou amateurs, et peut être facilement mobilisée pour les défilés publics de plus en plus nombreux auxquels Baroncelli l'associe). Le souci de diffusion de la culture provençale correspond à un large mouvement national qui voit dans le développement du tourisme une ressource pour les « petites patries » que constituent les régions victimes de l'exode rural [Thiesse, 1997]. Une photographie de 1906 [Martel, 1992 : 601] montre les félibres entourant Mistral devant une bâtisse à l'exposition coloniale de Marseille. Sur la façade, une grande inscription : « Mas de Santo Estello », du nom de la fête annuelle organisée par le mouvement félibrige [Schweitz, 1988], accompagne une autre indication qui précise qu'il s'agit du bâtiment du « Syndicat d'initiative de Provence ». Ce lien entre les « mainteneurs » et l'activité touristique, Baroncelli le concrétise le 17 mai 1908 : le syndicat d'initiative de Provence organise un voyage spécial de Marseille aux Saintes-Maries-de-la-Mer pour quelque deux cents touristes, mais les attractions sont limitées : il y a bien sûr l'église, la plage et même le télégraphe. Pour donner plus de cachet à l'ensemble, le marquis, à cheval avec ses gardians, attend les visiteurs à la gare pour les accompagner jusqu'au village [Lamoureux, 1909]. Le pas est franchi, la « tradition » devient un atout majeur qui vient pallier l'absence d'autres attractions.

Pour les félibres, les efforts doivent porter conjointement sur la recherche d'une « pureté originelle » et sa propagation. Baroncelli-Javon se donne comme mission de refonder la pureté de la race du taureau et du cheval camarguais, Mistral fixe le costume, celui de l'Arlésienne<sup>4</sup> [Gueusquin, *op. cit.*], le Marquis celui du gardian, ce qui le conduit à assurer la promotion de la Camargue : « Plus nous serons nombreux à aimer notre pays, mieux nous le défendrons » [Baranger, 1970 : 15]. « Le Marquis Folco de Baroncelli-Javon organise partout, avec l'accord des Comités et des Municipalités, de magnifiques fêtes provençales et promène ses gardians et ses Arlésiennes aux quatre coins de France, même dans les pays voisins : Belgique et Suisse » [*op. cit.*].

Une autre passion l'habite, la défense des minorités – en particulier, les Indiens d'Amérique du Nord, puis

ceux qu'il considère comme leurs frères d'Europe, les Gitans. La rencontre, en 1905, avec William Cody venu présenter à Nîmes son *Buffalo Bill Wild West Show* est déterminante, car elle lui donne l'occasion de rencontrer un chef indien, Chief Philip Blue Shield, avec lequel il entretiendra une correspondance régulière, et l'amène à construire une théorie étonnante « fondée » sur un comparatisme linguistico-anthropologique : « *L'Atlantide disparaît. Mais des bavures de la race qui le peuplait restent des deux côtés. Le Peau-Rouge [...] se trouve identifié. [...] Quatre débris, quatre tribus de la race Atlante sont demeurées sur les bords européen ou africain du gouffre [...]: les Basques et les Celtes, les Égyptiens et les Gitans* » [Baroncelli-Javon, 1910 : 16-17]. Ce n'est pas le lieu d'analyser la pensée de Baroncelli, mais il est important de comprendre que c'est dans ce contexte particulier qu'il réfléchit à la question gitane et qu'il intervient en 1935 pour que l'Église autorise une procession de Sara à la mer afin que les Gitans aient leur place pleine et entière aux fêtes de mai. Catholique et provençal<sup>5</sup>, *Lou Marquès*, comme l'appellent les Saintois, peut d'autant mieux négocier avec l'archevêque que ce dernier est accueilli, lui aussi, par la *Nacioun Gardiano* pour être conduit jusqu'à l'église dès 1921, et que, par la suite [1925], les gardians prennent l'habitude d'encadrer la procession à la mer de Marie-Jacobé et Marie-Salomé.

## ■ La place des Gitans au cœur du village, puis du pèlerinage

Au cœur de la ville des Saintes-Maries-de-la-Mer, se trouve la « place des Gitans » : c'est un des lieux où stationnaient, et stationnent encore, nombre de familles nomades au moment des fêtes de mai. Cette présence des Gitans a-t-elle toujours été « évidente » ?

Pour ancien que soit le pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer, la présence des Bohémiens n'est attestée qu'à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'historien G. Gangneux note que « toute notre documentation dans ces deux siècles (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>) ne fait jamais mention de Sarah l'Égyptienne, ni a fortiori d'une quelconque procession gitane » [1988 : 26]. Sûrement plus intéressante que la question de la présence des premiers Bohémiens aux Saintes-Maries-de-la-Mer, est celle-ci : à partir de quand et pourquoi les Bohémiens sont-ils devenus *visibles*<sup>6</sup> dans ce coin des Bouches-du-Rhône ?

La première mention des Bohémiens aux pèlerinages des Saintes-Maries-de-la-Mer figure dans un article d'un journaliste de *L'illustration*, J.-B. Laurens, en 1852 [Vaux de Foletier, 1981 : 81], avec une illustration de l'auteur. Dans le premier quart du XIX<sup>e</sup>, le préfet des Bouches-du-Rhône écrivant la *Statistique du département des Bouches-du-Rhône* [Villeneuve, 1924] ne signale pas la présence des Bohémiens au pèlerinage de mai. Il écrit : « *La ville n'est pas assez grande pour tant de monde,*

*une partie de la multitude s'établit sous des tentes. On invoque principalement les Saintes Maries pour la rage. La fête dure plusieurs jours, pendant lesquels l'église ne désemplit pas.* » Les Bohémiens n'apparaissent pas aux yeux du représentant de l'État. Dans les autres parties de sa *Statistique* où il aurait pu être question des Bohémiens, ils n'apparaissent pas non plus, notamment quand il évoque les métiers de vannier ou de cloutier, dont on sait qu'ils correspondent à des activités pratiquées par certains groupes tsiganes [*op. cit.*, tome IV : 715 & 764]. Villeneuve évoque aussi le droit de glanage particulièrement développé dans le pays d'Arles et la présence aux abords des champs de plusieurs milliers de tentes, abris précaires de personnes parmi lesquelles pouvaient fort aisément se fondre des nomades (Bohémiens ou non). Dans le département des Bouches-du-Rhône, au cours du premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, plus de 10 % de la population est recensée comme nomade ou en déplacement [*idem*]. Vidal de la Blache remarque, le 1<sup>er</sup> avril 1899 : « ... *Beaucoup d'ouvriers ruraux nomades qu'on rencontre sur les routes, dans les gares, que des affiches convoquent sur les places, dans un café d'Arles. On les voit la [illisible] au dos. Plusieurs semblent étrangers, italiens ou espagnols* » [Tissier, 1989 : 13]. Les familles de Bohémiens ne font l'objet d'aucun repérage particulier – y compris dans les archives de police [Vaux de Foletier, 1981] –, alors qu'au même moment ils sont attentivement surveillés dans le département des Pyrénées-Atlantiques.

Les archives paroissiales ne « voient » pas plus de Bohémiens : « ... *Aux archives paroissiales, aucun acte ne laisse deviner, avant le début du XIX<sup>e</sup> siècle, une appartenance à la race gitane ; et les premiers qui attirent l'attention sont pour le moins douteux* » [Colinon, 1975 : 56-57]. Carrière [1979 : 120] indique également qu'il n'en a trouvé aucune mention dans « *le précieux cahier rédigé par le curé Escombard* », qui fut curé des Saintes-Maries-de-la-Mer de 1861 à 1893.

Ce n'est probablement pas par hasard qu'il faille une revue parisienne pour distinguer des Bohémiens aux Saintes-Maries-de-la-Mer durant le pèlerinage de mai parmi l'ensemble des petites gens, pêcheurs, journaliers qui dorment soit dans l'église même soit sous des tentes. L'intérêt pour ces populations est naissant au XIX<sup>e</sup>, tout à la fois objet d'un contrôle social renforcé et d'un intérêt ethnographique renouvelé. Par exemple, en 1876, Rochas publie *Les Parias de France et d'Espagne (Cagots et Bohémiens)* et écrit dans l'introduction que son travail essaye de compléter celui de Francisque Michel publié en 1846 : *Les races maudites de France et d'Espagne*, lequel ne parle pas des Bohémiens. À cette période, la presse multiplie les reportages à propos de ces populations qui intriquent les « sédentaires ».

S'il n'est pas évident qu'il y eut « de tous temps » des Gitans au pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer, il est par contre certain que, depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, ceux qui viennent en mai font comme les autres pèlerins populaires : ils dorment soit sous des tentes, soit dans

l'église qui reste ouverte toute la nuit ; ce que confirme le curé des Saintes à Vidal de la Blache : « Ici est la jonction du Languedoc et de la Provence. C'est surtout, me dit le curé, par des gens du Languedoc qu'est fréquenté le pèlerinage du 25 mai ; on couche dans l'église » [Tissier, 1989 : 18-19].

L'occupation nocturne de l'église va donner lieu à toutes sortes d'élucubrations de journalistes ou de pseudo-témoins privilégiés, élection d'une reine des gitans, messe noire, rituels secrets, voire sacrifices (dans les années cinquante, un prêtre a dû expulser de la crypte une équipe de « reporters » qui préparaient une mise en scène macabre<sup>7</sup>). La réalité est bien plus simple. Un témoin, peintre se rendant en 1911 au pèlerinage à la recherche de « types épatants » de bohémiens pour peindre sur le motif, fait déjà état des rumeurs et de l'écart avec la réalité. Il note dans son carnet de voyage conservé aux archives du musée national des Arts et Traditions populaires : « Le soir [du 24 mai 1911] : à l'église salut et prédication. Foule plus recueillie. Dans la crypte quelques bohémiens couchés. Dans une description des Saintes [...], il est dit que la crypte est abandonnée aux bohémiens qui y célèbrent leur culte et y élisent leur reine. Légende que cela. Le curé a trop souci du bon ordre de son église. Maigre et nerveux il fait lui-même la police et gifle les gamins trop remuants » [Dumas, 1911]. Il est fort probable que ce « souci de bon ordre » ait conduit le prêtre à favoriser le maintien des

« Bohémiens » dans la crypte, mais comme aujourd'hui, au moment de la descente des châsses, ils sont dans le chœur de l'église au milieu des autres pèlerins : « Le chœur est plein d'hommes, de femmes et d'enfants qui crient. [...] La foule est composée de gens du pays, bigotes se tenant correctement ; quelques Arlésiennes en costumes ; et des romani-chels (le quart environ) fort bruyants » [Dumas, *op. cit.*].

Dans l'entre-deux-guerres, afin de préserver « la dignité des cérémonies dans le chœur », l'accès des Gitans à la crypte où sont installées les châsses et la statue de sainte Sara se fait par une porte latérale. Cet état de fait conduira certains à penser qu'il y a là une ségrégation et que l'on ne considère pas les Gitans comme des pèlerins comme les autres. Folco de Baroncelli-Javon, qui entretient des liens étroits avec certaines familles gitanes de Saint-Gilles (commune voisine), négocie, en 1935, avec Mgr Rivière, archevêque d'Aix et Arles, l'autorisation d'une procession autonome de sainte Sara le 24 mai, accompagnée par la *Nacioun Gardiano*.

La sainteté de Marie-Jacobé et Marie-Salomé est acquise depuis longtemps, mais Sara n'a pas fait l'objet d'un véritable procès en canonisation. L'ambiguïté quant à sa sainteté perdure et le clergé ne participe pas à la procession du 24 mai. Il faut attendre 1958 pour que l'Aumônerie nationale des Gitans s'y associe



2. Procession de sainte Sara, accompagnée par la *Nacioun Gardiano* (photo de l'auteur, mai 2001).

officiellement, mais en y ayant introduit « Notre-Dame des Roulottes ». Cette initiative du clergé a une conséquence apparemment anecdotique, relevée par la presse locale : Sara apparaît avec un diadème [*Le Provençal*, 26 mai 1958]. Les symboles se répondent : en introduisant la Vierge dans la procession, l'Église relègue Sara au second plan. Pour la tradition catholique, Sara est une servante venue avec les Saintes femmes. Mais Baroncelli-Javon en a établi une autre : Sara est la fille d'un roi des premiers occupants de la Camargue, les ancêtres des Gitans, et accueille sur la plage les premiers chrétiens arrivés de Palestine. Le diadème la rétablit dans son rang princier et de première chrétienne d'Europe. Le souhait de l'Église de faire une place entière et non discriminatoire aux Gitans au sein de la communauté chrétienne – par une proposition de transformation de la procession en chemin de croix – se heurtera à une farouche opposition, des Gitans et des édiles municipaux [Barthélémy, 1982] et aboutira, à partir de 1965, à la participation du clergé, mené par l'évêque, à la procession du 24 mai. L'opposition municipale doit se comprendre tout autant comme un signe de l'attachement à la tradition mise en place en 1935 par *lou Marquès*, que comme le souci de maintenir le « pèlerinage des Gitans » qui a acquis après la Seconde Guerre mondiale une forte renommée assurant une réputation à la commune et représentant une activité touristique et économique importante.

## ■ Les Gens du Voyage succèdent aux *Boumians*

La simple présence de *boumians* (bohémiens) au milieu d'un pèlerinage populaire, provençal et languedocien, est devenue, par les initiatives de Folco de Baroncelli, une procession des « Gitans » et de leur « sainte patronne ». Mais le marquis, dans son constant souci des « races » et des « origines », établissait une nette distinction entre les « Gitans », descendants des premiers occupants de Camargue et les « Bohémiens », peuples nomades venus de l'Est. Avant guerre, le clergé provençal, dont les liens avec le mouvement félibréen ont été importants [Martel, *op. cit.*], a soutenu ces démarches. Après guerre, des prêtres mettent en place une « aumônerie nationale des Gitans », car dans leur esprit, la distinction baroncellienne n'a pas de sens, le mot « gitan » recouvrant l'ensemble des réalités des familles nomades ou « issues de nomades », comme dit l'Administration à la même période. Leur souci d'évangélisation les conduit à venir aux Saintes-Maries-de-la-Mer avec les familles qu'ils fréquentent quotidiennement, gitanes, manouches, roms ou yéniches. Le pèlerinage devient un pèlerinage national de l'ensemble des Gens du Voyage.

De façon concomitante, les Trente Glorieuses ont permis à tous de s'équiper de moyens de transport modernes. Ce ne sont plus désormais quelques verdines<sup>8</sup>

hippomobiles et des usagers du petit train de Camargue qui se retrouvent en mai, mais des convois automobiles venant de toute la France. Les touristes aussi voient leurs moyens de transport facilités, et, dès les années cinquante, la presse couvre l'événement de manière régulière. Lucien Clergue, avant de devenir un photographe reconnu – il a publié un livre, *Les Gitans*, dont nombre de photographies ont été prises aux Saintes – couvre le pèlerinage pour *Le Provençal*, et contribue à la renommée d'un jeune guitariste gitan fort médiatique, Manitas de Plata. À l'image traditionnelle des « romanichels » en famille va s'adjoindre celle des artistes d'exception, joueurs de flamenco qui côtoient Picasso, etc. Un aspect festif lié au flamenco s'inscrit dans le paysage, des spectacles commencent à s'organiser dans les mas privés ou transformés en hôtel, les plus jeunes des musiciens font leurs premières armes dans la rue ou aux terrasses de bars. La « gitanité » devient à la mode.

Dans l'après-guerre, le pèlerinage regroupe un millier de gitans, et quelques milliers de pèlerins et touristes ; puis vers la fin des années soixante-dix, « 10 000 Gitans et Voyageurs pour 3 000 ou 4 000 pèlerins provençaux et languedociens » et un nombre incalculable de touristes [Causse, 1978]. C'est ainsi que, le 24 mai 2001, ces journées de mai ont réuni, dans un village de 2 500 habitants, jusqu'à 40 000 personnes par jour – dont « 15 000 Gitans et de très nombreux touristes », selon le quotidien *Le Monde* du 26 mai 2001.

## ■ Scènes contemporaines

En un siècle (le xx<sup>e</sup>), comme on l'a vu, les changements ont affecté toutes les dimensions du pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer. Autrefois, quelques dizaines de verdines hippomobiles se garaient dans l'ensemble des rues du village, fréquemment devant la même maison d'une année sur l'autre : cela permettait de nouer des liens, demander de l'eau, accéder aux toilettes – souvent encore une cabane au fond de la cour – voire d'avoir des échanges économiques. Une habitante des Saintes se souvient : « *La semaine des fêtes je ne travaillais pas, je la réservais pour les Gitanes, elles m'apportaient du tissu et je cousais toute la semaine des robes pour Sara ou pour les petites filles ; on convenait du prix avant et alors il n'y avait jamais de problème pour être payée* » [enquête orale, mai 2001]. D'autres formes d'échanges et de coopération avaient lieu, comme par exemple la préparation des commandes et factures que les Gitanes allaient passer aux fabricants de tissus vosgiens qui envoyaient, juste après les fêtes, de plein camions de rouleaux de lin ou de coton afin de les revendre sur les marchés du sud de la France. L'importance numérique des Gens du Voyage comme des touristes a modifié les règles du jeu. Les stationnements sont réglementés par arrêté municipal, les renforts de gendarmerie et de gardes mobiles



3. Arlésiennes (photo de l'auteur, mai 2001).

sont considérables – 400 hommes en 2001. Les toilettes des maisons saintoises n'étant plus au fond du jardin, leur accès n'est plus possible sans pénétration dans l'espace domestique ; de ce fait, les besoins en sanitaires extérieurs supplémentaires sont importants ainsi qu'en points d'eau et d'électricité. Il n'est plus possible de faire des feux de camp. Pourtant hors échanges commerciaux, des formes discrètes – souvent tues – de coopération<sup>9</sup> existent toujours, comme, par exemple, cette famille de musiciens et marchands forains qui, dans les grands frigidaires de la cuisine d'un établissement servant à boire et à manger, met au frais la nourriture prévue de toute la famille élargie et ses invités ; pour toute la semaine, le volume peut atteindre près de deux m<sup>3</sup> ! Les hommes viennent s'installer en terrasse ou au fond de la salle et passent la soirée à jouer pour eux-mêmes et leurs hôtes, mais cela ne manque pas d'attirer nombre de touristes, et donc de consommateurs. Au moment du départ des caravanes, certains villageois prêtent leurs tuyaux d'arrosage afin que les « voyageuses » puissent nettoyer la place. Comme souvent dans les rapports entre gadjé et gens du voyage, des cooptations mutuelles ont lieu et certaines familles saintoises font partie du « capital gadjikano » [Piasere, 1984 : 143] de certaines familles de voyageurs ; de la même manière, certains Saintois ont « leurs »

familles gitanes avec qui les liens peuvent être stables durant plusieurs années. Mais au contraire, d'autres, saintoises ou gitanes, maintiennent une distance parfois non dépourvue d'hostilité.

Les efforts d'évangélisation et l'automobile ont transformé un pèlerinage local en un rassemblement national des catholiques du monde du Voyage. Autrefois, les Gitans de la région, soutenus par Folco de Baroncelli-Javon, avaient, de fait, une forme de monopole tout à la fois sur la procession de sainte Sara et sur l'image de la « gitanité »<sup>10</sup>, même si divers témoignages attestent la présence occasionnelle des nomades venus de l'Est dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le rassemblement dans un même lieu (les Saintes-Maries-de-la-Mer), et pour un temps donné (19-26 mai), des divers groupes de Voyageurs – mais chaque groupe familial aura son propre secteur que ce soit dans la ville, ou dans les campings –, est l'occasion d'échanges multiples, amicaux, commerciaux, militants... Les nouvelles concernant les connaissances sont échangées – pour les proches l'usage du téléphone portable, très généralisé, assure l'immédiateté des informations –, les difficultés, incidents ou au contraire améliorations des conditions d'accueil des nomades dans tel ou tel « pays » (commune) circulent. C'est bien évidemment l'occasion pour les jeunes d'échapper partiellement au contrôle des parents et de faire des rencontres, ou pour les parents de préparer des alliances<sup>11</sup>. Les visiteurs qui demeurent quelques jours aux Saintes perçoivent un peu de cette vie liée au nomadisme ; ce n'est pas le moindre des attraits de cette journée pour certains venus approcher cet univers qui souvent les intrigue et qu'ils ne côtoient pas ordinairement. Aux yeux de nombre de Saintois qui sont « habitués », qui discutent avec les Gitans, il n'y a plus guère d'exotisme et cela donne l'occasion dans certaines conversations de se moquer un peu de ces touristes à qui l'on aime raconter quelques galéjades.

Il existe un véritable marché de produits uniquement à destination des « voyageurs » (brocs à eau, couettes, vaisselle décorative, etc.), comme il se doit pour un rassemblement annuel de nomades. Cette dimension non folklorique fait l'objet de critiques de la part de certains édiles municipaux, qui invoquent le fait qu'un pèlerinage religieux n'est pas le lieu d'une activité commerciale – ce qui constitue une contrevérité évidente ; tout pèlerinage s'accompagne de multiples activités commerciales, ne serait-ce que pour satisfaire les besoins des pèlerins. La critique ne s'étend pas aux marchands de produits « artisanaux » ou typiques (petites roulottes souvenirs, etc.) qui s'adressent aux touristes, ni, bien entendu, aux commerçants locaux. Certaines activités commerciales saintoises (principalement des bars et débits de boisson) ferment pendant quelques jours, mais les commerces de nourriture (alimentations et restaurants), ainsi que ceux destinés à vendre des souvenirs, s'organisent pour un fort débit, et la totalité des hébergements disponibles est occupée. Il n'est pas rare



de voir sur la grille d'un restaurant ou d'une crêperie, descendue dès 20 h 30 : « Rupture de stock ». Les affaires ont été bonnes durant toute la journée.

L'événement religieux exceptionnel, la descente de châsses et les deux processions à la mer constituent déjà par elles-mêmes un intérêt touristique majeur. Mais il est évident, à entendre les propos des touristes, que la forte présence des « Gitans » constitue en soi une raison de leur venue. Aux autres périodes de l'année, il n'est pas rare que soit posée la question : « Mais où sont les gitans ? ». Les accompagnateurs de promenades à cheval ou en 4 × 4 sont souvent amenés, alors que l'objet de la promenade est la Camargue, à tenir de longs discours à propos de ces gens que l'on est venu voir et que l'on ne voit pas. À l'inverse, au moment du pèlerinage de mai, la curiosité de nombre de touristes est satisfaite. Les Romnia faisant les lignes de la main autour de l'église gagnent leur vie tout en assurant aussi le spectacle : appareils photographiques et caméscopes fonctionnent.

En ville, nombre de musiciens, guitaristes de flamenco, musiciens roms, quelquefois violonistes manouches se donnent en spectacle. Des gitanes, jeunes et moins jeunes, dansent ainsi que quelques « types épatants » des dames *originales*, qui souvent d'une année sur l'autre reviennent et se voient attribuer un sobriquet, comme la *Sardinha*, par exemple. Les photographes et cameramen ne sont pas tous des touristes. Chaque année, une cinquantaine de « professionnels »<sup>12</sup> sont « accrédités » par l'office du tourisme et sillonnent la ville, leur petit badge bleu sur la chemise (en 1998, une sérieuse équipe audiovisuelle accompagnait un groupe d'ethnologues japonais). De plus en plus de Voyageurs se servent, quant à eux, d'un caméscope, parfois pour quelques images d'ambiance de la fête, mais surtout pour filmer les cérémonies (baptêmes et communions) de membres de la famille. Au moment des processions, les Arlésiennes et les gardians captent l'attention des preneurs d'image : il ne saurait être question de repartir sans l'image de ces Provençaux en costume.

### ■ « Ici, tout le monde est costumé »

Par ces propos tenus à la suite d'une cérémonie d'hommage à Folco de Baroncelli-Javon, le 26 mai 1998, une vieille dame ayant pris sa retraite aux Saintes, résumait en quelques mots la situation et terminait ainsi : « *Ce n'est pas qu'il n'y a plus de classes sociales, mais comme ça on ne les voit pas* » [enquête orale, 1998]. S'il y a bien une chose frappante pour l'observateur des fêtes de mai c'est l'*habit*, ou plutôt *les habits*. En effet, parcourant la foule, on croise des Romnia avec leurs longues robes à fleurs, le *diklo* dans les cheveux, et les *galbi*<sup>13</sup> en collier, des Gitanes superbement habillées à la mode *andalouse*, des jeunes filles du Voyage perchées sur des chaussures compensées de quinze centimètres et aux tenues plutôt

*sexy*, des jeunes hommes en costume ou chemise blanche mais portant « *de la marque* », de grosses chevalières d'or aux doigts, des tatouages plus ou moins discrets sur le bras, quelques enfants dépenaillés – presque grimés en pauvres gavroches dirait-on –, une guitare à la main, des hommes sur leur trente et un avec ou sans chapeau, quelques « *types épatants* » de Voyageurs. Mais l'on voit aussi des prêtres, des aumôniers et des religieuses, tantôt en civil, tantôt portant des aubes décorées de guitare, de feux de camp ou de roulotte ; des évêques avec mitre ; des gendarmes, en grand nombre, par groupes de six, en tenue d'été le jour, le soir gardes mobiles en « tortues Ninja », la police municipale de blanc vêtue, des fausses gitanes..., des gardians de tous âges et toutes nationalités, des Arlésiennes, d'Arles... de Savoie ou du Poitou, des *originales*, amatrices de flamenco comme la *Sardinha* ; des bourgeoises blondes et bronzées de Marseille ou Montpellier en T-shirt Thierry Lacroix au bras de leur compagnon arborant chemise camarguaise, jean et bottes texanes ; des *bikers* en cuir noir garant leurs trente Harley-Davidson devant l'office du tourisme ; quelques hippies ayant traversé l'espace-temps, etc.

L'ethnologue sur le terrain est frappé par la mise en scène de soi dont nombre de touristes font également preuve – certains vont même jusqu'à téléphoner au syndicat d'initiative, avant de venir aux Saintes-Maries-de-la-Mer, pour demander comment s'habiller pour ne pas « *passer pour des touristes pour la première fois que l'on vient* » [enquête orale, 2001]. Ce souci de soi, dans l'image donnée à voir, n'est pas recherche d'un déguisement. Notre témoin cité au début rejoint très précisément l'interprétation proposée par Marie-France Gueusquin : son propos ne concerne que les Arlésiennes, mais, pendant ces journées de mai aux Saintes-Maries-de-la-Mer, il prend valeur générale : « *Revêtir un habit nouveau, c'est aussi changer de personnage. Opérant tel un masque, le costume oblitère le statut social de celle qui l'endosse* » [op. cit. : 155]. Territoire en marge de cette Provence arlésienne, les Saintes-Maries-de-la-Mer, pendant quelques jours, permet à tout un chacun de revêtir un costume, et ainsi de « *dépasser les ennuis de la vie quotidienne, les incertitudes d'un monde de plus en plus monotone et agressif, en interrogeant leur passé, tant personnel que collectif, et à rompre ainsi leur solitude* » [op. cit. : 151]. Cela est certainement vrai pour les Gitans et Gens du Voyage qui trouvent dans l'accueil à l'église, au sein de la communauté catholique, un temps de visibilité sociale qui les éloigne de la marginalisation, un moment de regroupement qui rassure face à un avenir qu'ils perçoivent comme largement incertain pour leurs « *jeunes* ». La confrontation avec la réalité du monde du Voyage, pour brève et rêvée qu'elle demeure, est l'occasion de croiser cette force de certains groupes humains à inventer la vie : « *Les Tsiganes montrent que dans le monde, il est possible de construire d'autres mondes* » [Williams, 1994 : 7].



4. Touristes attendant la procession (photo de l'auteur, mai 2001).

## ■ Tourisme et pèlerinage

Pèlerinage et tourisme sont deux thèmes qui ont déjà été abordés par divers auteurs, soit pour décrire les pèlerinages comme phénomène de tourisme religieux [Turner, 1974], soit pour reposer la question de l'authenticité et décrire les « pèlerins comme de faux touristes » et réciproquement [Brown, 1999]. D'autres ont bien mis en évidence la volonté politique d'associer un pèlerinage religieux avec d'autres attraits touristiques pour construire, délibérément, une offre de « multifaced tourism », comme c'est le cas en Andalousie [Crain, 1996]. Ce dernier exemple rappelle beaucoup la situation de la Camargue, puisque sont associés de très grandes plages, un parc naturel dans l'estuaire d'un grand fleuve (le Guadalquivir dans le cas de l'Andalousie, le Rhône en Camargue) et un pèlerinage religieux (au sanctuaire de El Rocío). Le développement touristique de ces deux régions, si semblables par maints aspects, a eu des conséquences comparables : flambée des prix du foncier et de l'immobilier, transformation d'une région agricole à main-d'œuvre sans formation en une zone où dominent les activités de services (hôtellerie, restauration, organisation de loisirs) dont les besoins en main-d'œuvre saisonnière qualifiée et polyglotte ne peuvent être entièrement satisfaits par la population locale : le tout se

traduisant par l'arrivée importante de capitaux et de personnes extérieures à la région.

Si le développement touristique de l'Espagne a fait passer le nombre de personnes présentes au pèlerinage del Rocío de 30 000 personnes en 1960 à plus d'un million de nos jours, le pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer a connu une croissance bien moindre, de quelques milliers de personnes au début du *xx*<sup>e</sup> siècle à 40 000 certaines années récentes. La situation géographique du village des Saintes, entièrement entouré d'eau, la mer au sud et ailleurs, des étangs, limite l'expansion alentour et rend inenvisageable l'accueil de beaucoup plus de personnes et de véhicules. Mais la véritable particularité des Saintes-Maries-de-la-Mer tient au fait qu'un des pèlerinages est devenu le « pèlerinage des Gitans » et fait l'objet en tant que tel d'une large couverture médiatique, principalement par les médias usant de la photographie ou du film. En avril 2001, l'édition française de *National Geographic France* consacre un très long article décrivant la situation des Tsiganes à travers le monde, et « tout naturellement » commence par la description de la procession de sainte Sara aux Saintes-Maries-de-la-Mer [Godwin, 2001]. La renommée du village doit beaucoup à cet événement, même si de nos jours la multiplication des festivités à destination des touristes fait dire à certains dans le village que « Les Saintes n'ont pas besoin de ça pour exister ». Le « ça » qualifie la venue massive des « Gitans », et non les pèlerinages et processions pour lesquels le souci de conservation des traditions, la « maintenance », fait l'unanimité des Saintois, vieilles familles ou nouveaux venus. Pourtant, la « culture gitane » est devenue indispensable aux Saintes-Maries-de-la-Mer, qui ne vit quasiment plus que du tourisme ; nombre d'activités commerciales (magasins, hôtels, restaurants, promenades à travers la Camargue) ont choisi un nom faisant référence au monde gitan (le Boumian, le Gitan,...). Dans l'esprit de nombre de touristes, les Saintes-Maries-de-la-Mer sont un « village gitan », ce qui provoque de nombreuses discussions entre Saintois et touristes, les premiers se faisant fort de rappeler que les Gitans ne sont là qu'au moment du pèlerinage de mai et que le village est un village camarguais. Les moments de rencontre entre les divers groupes de personnes présentes aux Saintes sont rares, hormis en l'an 2000 : une soirée musicale populaire dans les arènes, organisée par Chico (ex-Gypsies King), « ambassadeur de l'UNESCO », mêla un public composite de Saintois, touristes et gens du Voyage, tous devenant également spectateurs, chacun retrouvant sa place particulière dès le lendemain. Une exposition, annuellement organisée par une association dans les locaux du relais culturel, permet de répondre aux multiples interrogations des touristes et de mettre en valeur quelques artistes du monde du Voyage.

On comprend aisément qu'il est tout à fait illusoire de parler « des Saintois » ou « des Gitans », voire « des touristes » comme d'ensembles homogènes, n'ayant



5. Le Christ face à l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer (photo de l'auteur, mai 2001).

qu'un point de vue ou une représentation systématique de l'Autre. Bien au contraire, l'inscription particulière de chaque personne dans le champ religieux, dans l'histoire du village ou du monde du Voyage, ses activités professionnelles (en particulier commerciales) ne sont jamais réductibles à une sorte de « plus petit dénominateur commun » qui autoriserait les généralisations hâtives.

Il faut considérer l'histoire du pèlerinage pour tenter de comprendre comment il s'est transformé et renforcé jusqu'à nos jours, comment les enjeux actuels du débat entre Saintois sur l'authenticité et le caractère traditionnel du pèlerinage prennent sens. D'une manière plus générale, il faut regarder l'évolution même du pèlerinage comme un élément de l'évolution des rapports de la société globale et des populations appelées successivement bohémiennes, gitanes, « d'origine nomade » ou « Gens du Voyage ». Le caractère emblématique de ce moment s'est traduit, par exemple en 2001, par la tenue de l'assemblée générale de deux importantes associations intervenant dans le monde du voyage, par la venue de dix élèves de l'École nationale d'Administration en voyage d'études, par un débat avec le préfet en charge des Gens du Voyage au ministère de l'Intérieur, par la présence d'un émissaire du Vatican. La dimension

internationale qu'il prend (la présence de pèlerins gitans d'Espagne ou d'Italie est régulière), la réputation qu'il assure au village perpétue l'ambivalence des rapports entre les uns et les autres, surtout qu'un tiers s'est invité, le touriste, dont chacun attend une part de ses propres revenus. Les tensions futures, les véritables sources de transformation des modes de vie viendront peut-être de ce côté-là : déjà, certains touristes perçoivent les Saintes-Maries-de-la-Mer comme une sorte de Disneyland à la mode camarguo-gitane et s'étonnent de ne pas avoir tous les « services » auxquels ils s'attendent en permanence à leur disposition ; à l'opposé, certains restaurateurs tiennent à perpétuer des horaires de services, et ne veulent pas passer au « service continu » qui pourtant se développe. L'avenir verra-t-il certains Gitans et certains Saintois s'allier pour résister à cette tendance, d'autres au contraire s'y plier, car tel leur paraît leur intérêt bien compris ? Le tourisme de masse, partie prenante du développement du pèlerinage des Gitans, et du développement de l'ensemble du village, a sûrement plus d'effet sur la vie du village et ses transformations, que la traditionnelle venue, même de plus en plus nombreuse, des descendants de Bohémiens du XIX<sup>e</sup> siècle. ■

## I Annexe

### Le point d'arrivée de la chrétienté

L'histoire de ce territoire situé au bout de la Camargue est depuis longtemps placée sous le regard attentif des pouvoirs religieux et temporels. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le chanoine Chapelle écrit : « *C'est là que va être plantée la première Croix, là que va être célébrée la première Messe sur la terre des Gauls. C'est de là que va partir l'étincelle qui portera la lumière de l'Évangile à la Provence [les deux Narbonnaises] d'abord, ensuite au reste de la France* » [Chapelle, 1926 : 30]. Selon cet auteur, prenant en compte les idées de Baroncelli-Javon, les Saintes-Maries étaient un lieu de pèlerinage dès avant l'arrivée des Saintes, et il décrit les restes d'un temple païen successivement dédié à Mythra puis à Diane d'Éphèse. « *Autour des tombeaux des Saintes, peu à peu, des habitations se construisirent. Les miracles qui s'y opéraient commencèrent à attirer les foules qui voulaient vénérer leurs reliques et se mettre sous leur protection* » [op. cit. : 37]. Selon lui, le culte des Saintes Maries ne s'interrompt que durant

les invasions sarrasines (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle) et jusqu'à leur invention sous le règne du roi René.

### Les trois pèlerinages

L'invention des châsses s'accompagna de la décision de les « rendre publiques » trois fois l'an, le 25 mai, pour la fête de Marie-Jacobé, le 22 octobre pour celle de Marie-Salomé et le 3 décembre pour commémorer l'installation des châsses en 1448, en présence du roi René. Ces trois cérémonies ont en commun la descente des châsses depuis la chapelle haute jusqu'à portée de mains des pèlerins dans le chœur de l'église, où elles séjournent pendant 24 heures, l'accomplissement d'un certain nombre de rites religieux, puis leur remontée dans la chapelle haute. Une procession à la mer, avec la barque et les deux saintes, a lieu en mai et en octobre. Le 24 mai a lieu la procession de sainte Sara à la mer.

## I Notes

1. On pourra se reporter à la bibliographie de l'article paru dans *Ethnologie française* (Bordigoni, 2001).

2. « Abrivade » en français. Arrivée au village des taureaux qui galopent encadrés par des gardians, un jeu traditionnel consiste à essayer de faire échapper un « toro ».

3. Littéralement : « jeune fille vierge », représentant l'Arlésienne dans sa pureté, élue au cours de la « Festo Vierginenco ». « Lou Coumita », le comité d'organisation, était une association si l'on veut, qui se nommera « Nacioun Gardiano ».

4. Sur les enjeux contemporains du costume de l'Arlésienne, voir [Dossetto, 2001].

5. « Catouli e provenço » est un hymne toujours chanté au moment des cérémonies religieuses de nos jours.

6. À propos de cette notion de visibilité et des Tsiganes, voir [Bordigoni, 2000 ; Williams, 1982 ; Williams, 1987].

7. Entretien avec le Père Causse [2001].

8. Roulotte bohémienne en bois, primitivement tractée par un cheval, puis par un véhicule automobile ; a été remplacée par la caravane, la « campine » dans le langage « voyageur ». Quelques verdines circulent encore, et de nouveaux constructeurs sont apparus, relançant la production de ce type de véhicule- logement.

9. Sur la manière dont peuvent se construire des coopérations entre tsiganes et

« gadjé » dans un autre contexte, voir par exemple [Bordigoni, 1998].

10. À propos de l'importance du contrôle de l'image de soi par les Gitans, voir [Bordigoni, 2001].

11. Pascal Chevalier rapporte ces propos d'une gitane d'Avignon : « *A l'époque d'avant les rencontres des « demandements » [fiançailles] se faisaient aux Saintes. Moi, j'ai connu mon mari aux Saintes* » [Chevalier, 1997 : 89].

12. En 2000, quinze équipes de télévision ont travaillé aux Saintes-Maries-de-la-Mer durant les trois jours de fêtes.

13. Diklo : foulard dans les cheveux, pour les femmes mariées (Romnia), galbi : pièces d'or qui constituent les colliers portés par ces femmes.

## I Références bibliographiques

- BARANGER René, 1970, *Camargue chère*, Clichy, Éditions René Baranger.
- BARONCELLI-JAVON Folco de, 1910, *Les Bohémiens des Saintes-Maries-de-la-Mer*, Paris, Alphonse Lemerre, libraire éditeur.
- BARTHÉLÉMY André, 1982, *Routes de Gitanie*, Paris, Éditions du Centurion.
- BÉGOT Danielle, 1976, *La Camargue dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Essai d'étude sociale*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Aix-en-Provence, Université de Provence.
- 1978, « Être camarguais dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, un essai d'étude sociale », *Études vauclusiennes*, XIX : 10-19.
- BERGAGLIO Sophie, 1998, *L'invention d'une tradition : Évolution du pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer de 1852 à 1967*, Maîtrise, Aix-en-Provence, Université de Provence.
- BORDIGONI Marc, 1998, « Gitans et saisons en Calavon », *Études Tsiganes*, 12 : 47-73.
- 2000, « Le paysan, le gitan et le trimard », *Le monde alpin et rhodanien*, numéro 1-3, « *Migrance, marges et métiers* » : 223-242.
- 2000, « Gitane : la fin de l'écran de fumée ? », in Geneviève Dermenjian, Jacques Guilhamou, Martine Lapied (dir.), *Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Publisud : 189-201.
- 2001, « "Terrain désigné", observation sous contrôle : quelques enjeux d'une ethnographie des Tsiganes », *Ethnologie française*, XXXI : 117-126.
- BROWN D., 1999, « Des faux authentiques : Tourisme versus pèlerinage », *Terrain*, 33.
- CARRIÈRE Marcel, 1979, *Les Saintes et les Saintois au XIX<sup>e</sup> siècle*, Saintes-Maries-de-la-Mer, 46 : 1-9.
- CAUSSE Pierre, 1978, « Un quart de siècle aux Saintes-Maries-de-la-Mer », *Monde Gitan*, n<sup>o</sup> 46 : 1-9.
- 2001, « Allons à l'essentiel », *L'antenne des Saintes-Maries*, mars-avril : 2-4.

- CHAPPELLE A., 1926, *Les Saintes-Maries-de-la-Mer, l'église et le pèlerinage*, Cazilhac, Belisane.
- CHEVALIER Pascal, 1997, *Le voyage sans caravane. Les Gitans d'Avignon, développement communautaire et citoyenneté*, DHEPS, Aix-en-Provence, Université d'Aix-Marseille II.
- CLERGUE Lucien, 1996, *Les Gitans*, Paris, Marval.
- COLINON Maurice, 1975, *Les Saintes-Maries-de-la-Mer ou les pèlerins du clair de lune*, Paris, Éditions S.O.S.
- CRAIN Mary M., 1996, « Contested Territories, The Politics of Touristic Development at the Shrine of El Rocio in Southwestern Andalusia », in Jérémy Boissevain (dir.), *Coping with Tourists, European Reactions to Mass Tourism*, New directions in anthropology, Oxford : Berghahn Books, vol. 1 : 27-55.
- DOSSETTO Danièle (2001), « En "Arlésienne" ou "le voile islamique" à l'envers ? Espace géographique, espace social du costume en Provence », *Terrain*, 36, mars, « Rester liés ».
- DUMAS Gaetan, 1911, *Saintes-Maries 23 mai-10 juin 1911*, manuscrit carnet de voyage, MNATP [MS 57 18 B 121].
- GANGNEUX Gérard, 1988, *Les Saintes-Maries-de-la-Mer de 1675 à 1792 (Étude socio-démographique)*, Nîmes, Lacour/Eruditea indagationes.
- GODWIN Peter, 2001, « Les Gitans, étrangers à perpétuité », *National Geographic France*, 6. 2, 19 : 44-73.
- GUEUSQUIN Marie-France, 2000, *La Provence arlésienne, Traditions et avatars*, Arles, Actes Sud/Réunion des Musées nationaux.
- LAMOUREUX Chanoine, 1909, *Les Saintes-Maries de Provence, leur vie et leur culte*, Marseille, Moulot et fils aîné imprimeurs.
- MARTEL Philippe, 1992, « Le Félibrige », in P. Nora (dir.), vol. 3/2, *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, p. 567-611.
- MAZEL A., 1935, *Notes sur la Camargue et les Saintes-Maries-de-la-Mer*, Vaison-la-Romaine, Société de la Bonne Presse du Midi.
- PASQUINI Pierre, 1988, « Le Félibrige et les traditions », *Ethnologie française*, 3 : 257-266.
- PIASERE Leonardo, 1984, *Mare Roma : catégories humaines et structure sociale. Une contribution à l'ethnologie tsigane*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- RICHEZ Gérard, 1981, *Développement touristique, consommation d'espace et protection de la nature en Camargue*, Aix-en-Provence, Université de droit, d'économie et des sciences.
- RIPERT Émile, 1924, *Le Félibrige*, Paris, Librairie Armand Colin.
- SALEM Marcel, 1975, *Envoûtement camarguais d'Arles aux Saintes, d'Aigues-Mortes au Grau-du-Roi. Souvenirs et contes*, Raphèle-lès-Arles, CPM.
- SCHWEITZ Arlette, 1988, « Sous les feux de la Sainte Estelle », *Ethnologie française*, XVIII, 3 : 303-314.
- THIESSE Anne-Marie, 1997, *Ils apprenaient la France : l'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- TISSIER Jean-Louis, 1989, « Une journée en Camargue avec P. Vidal de la Blache », *Espace rural*, 19 : 11-21.
- TURNER Victor, 1974, « Pilgrimages as Social Processes », in Victor Turner, *Dramas, Fields and Metaphors. Symbolic Action in Human Society*, Symbol, Myth and Ritual, Ithaca/London : Cornell University Press, p. 166-230.
- VAUX de FOLETIER François de, 1981, *Les bohémiens en France au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, J.-C. Lattès.
- VILLENEUVE M. le Comte de, 1924, *Statistique du département des Bouches-du-Rhône, avec atlas*, IV vols, Marseille, Antoine Ricard.
- WILLIAMS Patrick, 1987, « Les couleurs de l'invisible : Tsiganes dans la banlieue parisienne », in Jacques Gurwith, Colette Pétonnet, *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, Éditions du CTHS, p. 53-72.
- 1994, « Introduction », *Études Tsiganes*, 2/1994 : 4-7.

## I ABSTRACT

The « Gipsies' pilgrimage », between faith, tradition and tourism

The festivities of Saintes-Maries-de-la-Mer which take place in May were in the 19th century a local pilgrimage which has developed today into the « Gipsies' pilgrimage » for tourists. This spectacular development during the second half of the 20th century satisfies at the same time the Church which sees there a reaffirmation of faith, Gipsies who find there the opportunity of affirming their presence within the catholic community, shopkeepers who benefit from the inrush of tourists and lastly tourists in search for authenticity. All affirm their identity and territory, which gives rise to tensions owing to conflicting interests, under the control of three powers : the Church, the public authorities, money.

*Keywords* : Gipsies. Saintes-Maries-de-la-Mer. Pilgrimage. Tourism.

---

## I ZUSAMMENFASSUNG

Die « Zigeunerpilgerschaft », zwischen Glauben, Tradition und Tourismus

Die Feiern von Saintes-Maries-de-la-Mer, die im Mai stattfinden, waren im 19. Jahrhundert eine lokale Pilgerschaft, die heute die « Zigeunerpilgerschaft » für Touristen geworden ist. Ihre spektakuläre Entwicklung während der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts befriedigt zur gleichen Zeit die Kirche, die darin eine erneute Behauptung des Glaubens sieht, die Zigeuner, die dort die Gelegenheit finden, ihre Anwesenheit in der katholischen Gemeinschaft zu behaupten, die Kaufleute, die aus dem Touristenandrang Vorteil ziehen und endlich die Touristen, die auf der Suche nach Echtheit sind. Alle behaupten ihre Identität und ihr Territorium, was infolge manchmal widersprüchlicher Interessen zu Spannungen führt, unter der Kontrolle von drei Mächten : der Kirche, der Staatsgewalt und Geld.

*Stichwörter* : Zigeuner. Saintes-Maries-de-la-Mer. Pilgerschaft. Tourismus.